

J a i m é D u b é

FROID COMME LA MENTHE



Canif  **Cégep du Vieux Montréal**

Illustration de couverture: Gabriel Coutu-Dumont

Jaimé Dubé

FROID COMME LA MENTHE

Présentation

Jaïmé est assurément talentueux, mais sa plus grande qualité réside dans sa volonté. Je tiens pour preuve de cette affirmation le nombre de versions qui existent de la nouvelle que vous avez entre les mains. D'abord écrite, comme il se doit, sous forme de *work in progress* dans le cadre d'un atelier littéraire, cette nouvelle, après maints remaniements, fut finalement publiée dans le numéro 4 de la revue *Babel*. En cours de route, il nous a semblé opportun que Jaïmé soumette cette nouvelle au concours *Critère 1996-1997*. Pour ce faire, Jaïmé a dû la remanier de fond en comble afin, entre autres, de doubler son nombre de mots ! Ces efforts n'ont pas été vains, Jaïmé a obtenu le premier prix du concours !

Écriture sensible, à lire avec ses lèvres, à étreindre avec sa peau. Écriture rigoureuse qui se taille une voix entre la mince pellicule du rêve et le lourd revêtement de la réalité. Quelque part entre les volets disjoints de l'imaginaire. Narration souple, mais si j'ose dire, ponctuation sévère. Voilà en quelques mots comment je qualifie la parole de Jaïmé.

Vous serez sans aucun doute fouettés par la qualité de ce texte, par son souffle, par la sensibilité de ses odeurs, de ses couleurs, de ses textures.

J'aurais aimé ne pas utiliser autant d'euphémismes pour qualifier cette nouvelle et son écriture. Je vous invite tout simplement à goûter au plaisir de la lire !

Mario Cholette

Il faisait toujours trop chaud dans ce corridor du métro. Depuis dix ans, à marcher au radar dans les traces de la veille et de tous les jours, il y faisait toujours trop chaud. De toute façon, Charles n'avait pas toute sa tête ce soir-là. En plus de suer abondamment sous son complet bleu marine, bel et bien gris, tout en entraves et en nœuds de cravate, il se sentait vidé. Faible comme un moineau à la fin de l'hiver, un vide lui pesait au creux du ventre. Depuis maintenant quelques jours qu'il était devenu végétarien, il vivait sur ses réserves accumulées d'une vie de carnivore. Mais son papa était mort du cœur, miné par le gras. Charles se concentrait sur les escaliers couleur poussière, au bout du couloir, qui reflétaient la lumière pâle du dehors.

Il portait peu attention aux bleus, aux turquoises et aux verts des murs et des planchers artistiquement dallés; de gaies variations sur le thème de la nausée urbaine. Il ne regardait pas plus, en marchant, ces panneaux publicitaires qu'il avait vus trop souvent s'étirer sur les flancs des tunnels, de celui-ci en particulier : les derniers quelques pas les plus longs avant l'air frais. Ces affiches avaient toutes servi de tremplin à sa rêverie de fin de journée.

Cinq heures et des poussières : il ne se doutait de rien, se croyait immunisé, ces jeunes filles alanguies et presque nues lui envoyaient soudain de longs tremblements. De vieux spasmes trop longtemps réprimés; il serrait les dents. Des cuisses lisses et chaleureuses se dérobaient, puis émergeaient d'un nuage de soie; des hanches roulaient en un pas ample; des seins gonflés d'un souffle retenu lui couraient sous la peau et n'en pouvaient sortir. Ses entrailles sécrétaient alors une liqueur amère. Ses ongles imprimés dans sa paume moite sous l'action de cette fièvre qui le glaçait et le laissait hagard, la nuque nouée jusqu'à demain.

Ces derniers temps, il respirait un peu mieux, car cette dernière ligne droite n'abritait plus d'adolescentes aux bouches d'enfants provocatrices et si rouges qui provoquaient ses malaises, même si la femme qu'il célébrait était toujours un fruit mûr. Des images plus douces l'accompagnaient vers la sortie, encore et encore; elles l'accompagnaient, le poussaient et le retenaient à la fois; elles se greffaient à lui.

Des milliers de fois il avait vu ces panneaux, chaque matin et chaque soir, si bien que c'était parfois eux qui l'épiaient.

En premier, la Colombie défilait au coin de son œil : dans le soleil couchant, des montagnes arrondies par le temps ondulaient de lourdes vagues sous un riche tapis de forêt tropicale; du velours vert à perte de vue. Une force tranquille et profonde émanait, comme du souffle d'un dormeur, de tous ces feuillages vivants, inextricablement entrelacés. Le meilleur café au monde!

Puis les moines tibétains, drapés d'orange, qui méditaient dans l'Himalaya. Sur le flanc d'un glacier millénaire brillait un temple rouge et doré; les motifs entrelacés d'or le faisaient ressembler à une tiare, un trésor perdu. Les moines discutaient du dernier né d'IBM.

Charles ne les regardait pas, il les connaissait par cœur.

En arrivant près des escaliers blafards, il vit soudain tout blanc, puis il vit de l'or. Un vieil homme coiffé d'une couronne dorée l'appelait sans bouger les lèvres; l'urgence draina ses artères: il gisait nu au beau milieu d'un lac glacé et il avait peur. Charles sombra en apercevant la frange de forêt vierge qui encerclait le lac.

Quand sa main rencontra la porte métallique de la sortie du métro et qu'il sentit l'air s'engouffrer dans la station, il frissonna.

Une fois dehors, il souffla un grand coup. Quelque chose lui manquait : il tapota machinalement chacune des nombreuses poches que comportait son imperméable beige doublé de laine, il vérifia aussi celles de son costume deux-pièces défraîchi. Il traversa la rue et entra dans un dépanneur annoncé par une enseigne *Pepsi* : « Chez une telle ».

— Un loto avec ça ? À soir, c'est cinq millions...

— Non merci.

Charles hésita un peu une fois sorti du tabac, puis il avisa un banc vert ; il était toujours ébranlé par sa vision de tout à l'heure. Il s'assit lourdement sur le banc recouvert d'une mince couche de neige. À travers son imper, le froid lui fit un grand bien ; il jetait déjà le plastique qui recouvrait le paquet de *Peter Jacksons*. Il accomplissait le rituel avec assurance : une cigarette en bouche, il plissait les yeux ; regardait un instant la flamme du briquet ; il approchait le feu, puis pompait un grand coup. Charles était déjà calme, car la première bouffée emplissait ses poumons et l'arôme du tabac consommé flirtait avec ses narines. Soupir. Celle-ci était la dernière, c'est ce qu'il faut toujours se dire, c'est meilleur comme ça. Entre chaque inhalation, les doigts vaguement jaunis retenaient la cigarette légèrement, juste assez pour qu'elle ne tombe pas, le poignet désinvolte. Mais, quand il tirait sur le tison, l'attirait à lui, Charles se concentrait tout entier dans cette bravade : il n'avait pas peur du feu. Il pouvait l'engouffrer et ainsi, prouver quotidiennement son invincibilité.

« Merde ! » Le goût âcre du filtre lui arracha le gosier ; il se brûlait les doigts. Il jeta le mégot n'importe où et se mit à courir, autant qu'il le pouvait, vers chez lui. En passant, il lança le paquet de cigarettes à un robineux qui chantait, assis en tailleur sur le trottoir.

Dans l'avion, les paupières lourdes, Charles regardait par le hublot un paysage de coton qui cachait la terre, mais qui ne faisait pas regretter son absence.

Il avait tout de suite su : c'était le Pérou, il le reconnaissait, exactement tel qu'on le décrivait dans *La Prophétie des Andes*, la version illustrée en couleurs d'après le film. Charles savait aussi, depuis cette lecture, qu'il faut poursuivre ses visions jusqu'à les rencontrer dans la réalité, car elles viennent d'une partie de nous qui voit plus loin. Même si sa mort le tracassait, Charles sentait pour la première fois qu'il voyait plus clair dans les voies mystérieuses de sa destinée. Devant tant de ouate, il s'endormit pour rêver d'Eldorado.

Il se trouvait, sur le dossier du siège devant lui, un petit écran télé encastré dont le verre opaque était encadré de chrome brillant et un peu jaune. Sans transparence à l'écran, Charles ne pouvait contenir son regard qui se promenait partout autour, étonné de ne pouvoir se fixer sur rien.

Clic.

La lumière du monde s'alluma et ses longs bras électriques vinrent chercher l'attention de Charles directement dans son cortex. Il se sentit très reposé et très content d'apercevoir toute la vie par une si petite fenêtre.

Clic.

Quelque part en Afrique, dans la grande savane verte brûlée par le soleil, une grande éléphant a perdu son chemin. Elle s'appelle Olga, dit-on, et elle croit être la maman d'un troupeau de buffles qui brouillent paisiblement près d'une mare boueuse. La voix de la boîte déclame avec une profonde candeur : «Mère-nature, si belle, reste à jamais énigmatique... C'était un message de la Mutuelle d'Omaha.»

Clic.

Charles se dit que oui, la nature est un grand mystère... la Mutuelle d'Omaha... tout est si clair à présent.

Clic.

Un grand fleuve. Charles se penche en avant et étire sa mâchoire vers l'écran de télévision; elle s'allonge. Son coccyx s'étire aussi et perce son siège en bruit sourd; ses jambes se recroquevillent. Il a chaud et, pour rejoindre le fleuve, il se hisse au travers du cadre de chrome jauni du poste. Quand il traverse l'écran, à gauche et à droite, de longues feuilles étroites, comme celles qui poussent au bord des étangs, frôlent ses yeux vitreux. Ses petites billes sombres émergées et son long corps caressé par le flot terreux qui achemine les sables du continent vers l'océan, il suit les méandres de l'Amazone – ou est-ce l'Orénoque? Il croque au passage un poisson bien gras; en harmonie avec sa proie, il oublie qu'il est crocodile: les écailles se brisent sous sa dent, la chair est molle.

Clic.

On le harponne. Il coule hors de lui: son sang se répand. Charles (il ne sait pas son nom) frappe de tous les côtés avec une rage préhistorique. Sa tête se cogne sur le fond d'une pirogue. On rit; à la surface, on est heureux et on déroule de larges chapelets de dents blanches. Charles cède, mais, avant le dernier clic, il se transporte par une ultime diffusion vers son épiderme cuirassé, ses écailles froides le retiennent, sauf.

Clic.

On l'a rivé sur un socle de tuf et on a scellé la sortie, y en a-t-il jamais eu une ? La nuit n'est pourtant pas complète : un halo fluorescent lui parvient du fond de la salle dont il occupe apparemment le centre. Charles ne voit pas les limites de la pièce qui disparaissent derrière la lumière changeante, ça pourrait être un grand cercle. Ce qui kidnappe son attention en ce moment, ce sont ces regards de statues qui le cernent et l'implorant ; Charles quitte son enveloppe crocodilienne et parcourt tout le caveau, porté par l'intensité de ses orbites obnubilées. Alors, il voit une énorme bête aux écailles recouvertes d'or mou et aux yeux d'obsidienne. C'est un bijou monstrueux : de sur sa tête coule une longue traîne faite de perles de bois peint et de plumes multicolores, soyeuses dans la lueur verte. Mais la lumière bouge et faiblit à chaque instant, et Charles est de plus en plus près des statues en adoration ; il survole la pièce en spirales toujours plus larges qui le ramènent vers la source, en bordure du maëlstrom, de cette folie.

Enfin, malgré sa lutte dans le vide, il est aspiré par l'une des statues. Il s'y trouve très à l'étroit, mais contemple toujours, halluciné, le dinosaure qui luit doucement devant lui. Charles sait maintenant d'où provenait l'odeur douceâtre qui l'accompagnait dans son vol : une longue masse de tripes, sûrement celles du crocodile, et de toutes sortes de viscères entourent le piédestal de l'idole, de petits animaux égorgés ont contribué de leurs entrailles. Charles se sent écrasé et, pour la première fois, il ne sait pas ce qu'il fait à l'intérieur de cette momie ; sa soudaine angoisse résonne en grandes vagues dans le petit corps statufié, mais ne brise pas le silence. Et ces étincelles gluantes qui caressent les boyaux... des feux follets ? Charles gruge le masque de pierre qui enserre son visage ; ses incisives crissent sur le grès ; du sable sur la langue et dans la gorge, ses dents sont usées jusqu'au nerf, et cette lumière qui n'en finit plus de s'évanouir...

Clic.

Boum, boum... Boum, boum. Le cœur lui battait les tempes avec écho, c'est lui qui réveilla Charles. La cabine de l'avion s'enrobait d'une douce lumière tamisée, et les passagers somnolaient pour la plupart : Charles pouvait deviner pour quels voyageurs c'était le premier vol, ceux-là qui avaient le cou tordu et le nez collé sur le hublot à tenter d'apercevoir le sol dans l'obscurité totale. Charles soupira un grand coup malgré son sang qui battait encore la mesure dans ses veines ; à mi-voix, il se dit pour bien s'entendre : «Ce n'était qu'un rêve.» Il ne dormit plus.

Il se souvint qu'il ne parlait plus espagnol depuis bien longtemps quand il débarqua dans l'immense bâtiment bruyant de l'aéroport de Lima. De hautes fenêtres y laissaient entrer l'éblouissante clarté du dehors en corridors jaunes, des prismes lumineux projetés sur le sol encombré de monde. Ces incursions du soleil dévoilaient, comme du plancton, la nuit en mer, une faune mobile et fluorescente en suspension dans l'air ; une infâme poussière brillante prenait vie et dansait.

On vendait du poisson, de beaux chapeaux et de moins belles femmes, des animaux qui ressemblaient à des écureuils écartelés sur deux bouts de bois croisés, une multitude de fruits secs et tout ce qui plaisait aux étrangers : des ocarinas, tous les enfants blonds en jouaient au grand dam de leurs parents, et aussi des peaux de crotales importées du Mexique ; il n'aurait pas fallu revenir du Sud sans un trophée, une bête horrible et féroce de préférence. Une foule de chauffeurs de taxi, d'escrocs et de porteurs criards s'emparaient en souriant des bagages des touristes qui brandissaient des dollars.

Les odeurs sucrées et les odeurs de sel ; la musique barbare et l'étrangeté des bêtes desséchées ; toute cette vie de marché bruyant faisait très pittoresque et vaguement accueillant. Pourtant, Charles se sentit bousculé en y entrant, comme s'il pénétrait dans un élément nouveau. Il réprima une arrière-pensée de nicotine qui pétilla dans sa gorge.

En faisant ses premiers pas au Pérou, il s'appliqua en vain à retrouver l'espagnol qu'il avait appris à l'école ; il l'avait pourtant sur le bout de la langue. Charles interpella tout de même un petit vendeur de babioles qui s'égosillait près de lui :

— ¿ *Sacerdote* ? « Prêtre » était le seul mot s'apparentant à « Saint-homme-sage-près-du-lac-glacé » dont il puisse se souvenir. Et fatalement :

— ¿ *Si!* ¿ *Si!* *Alli...* Le gamin montrait du doigt une cabine ornée d'une croix qui se trouvait près de la sortie. Ça ressemblait aux cabines de photos que Charles voyait tous les jours dans le métro, mais celle-ci était un peu plus grande, avec des portes de saloon.

Voyant qu'il n'avait pas été compris, Charles entreprit de décrire l'objet de sa demande en mimant la couronne et en baragouinant des mots en « o » et en « a » avec un accent espagnol inventé. Mais quand le garçon, la main tendue en avant, comprit qu'il n'allait pas être récompensé pour ce précieux renseignement, il s'en alla assaillir un autre touriste qui devait sembler plus généreux. Le gamin, avec un art singulier, parcourait l'aéroport en gueulant et en souriant à la fois.

Charles traversa, dépité, l'antichambre de ce continent magique en traînant les pieds dans la poussière, vers les portes vitrées qui donnaient sur la rue.

Où sont les forêts tropicales et les temples du Soleil ? Et ce masque narquois de lapis-lazuli qui vous regarde du haut des siècles où les astres parlaient encore ?

Des cris, des rires exotiques, de la musique et des couleurs emplissaient la rue qu'on ne pouvait que deviner derrière le reflet blanc du soleil sur les portes ; Charles pensa au carnaval de Rio qu'on montrait souvent à la

télévision. Une masse grouillante de danseurs et de femmes brunes promenant leurs cris de joie ivre dans les rues.

En entrant dans la cabine que lui avait montrée le gamin, Charles flottait quelque part entre Rio et le Pérou de «La Prophétie». Une odeur de transpiration et d'alcool agressa ses sens et le fit tanguer en s'asseyant sur le tabouret réservé aux visiteurs. Dans cette boîte sombre, l'odeur était si ancienne qu'elle semblait suinter des murs, comme une revenante.

Devant Charles, un cageot de bois faisait office d'autel. Assis derrière l'autel, un homme à la peau cuivrée se curait les dents avec son opinel. Il portait une chemise à manches courtes que de larges cernes, jaunes comme son rictus, envahissaient.

Derrière le bonhomme et montant jusqu'au plafond bas, un grand crucifix de néon vert brillait d'une lumière pâle et tressillante, malade. La croix était encadrée de deux saints de plâtre peint dont les yeux clignotaient à intervalles réguliers.

— N'êtes-vous pas prêtre? s'inquiéta Charles, en français.

Le bonhomme tendait lui aussi la main en souriant bêtement. Charles le paya, fermant les yeux sur son malaise: l'odeur lui donnait la nausée.

— Si, dit simplement son vis-à-vis, et il aspergea Charles de mezcal avec la bouteille, puis lui donna la bénédiction.

Commença la messe. En latin, le prêtre se mit à lire dans la Bible un texte qu'il semblait voir pour la première fois, mais qui trouvait dans la maladresse du lecteur une nouvelle solennité.

Charles, de plus en plus découragé, se laissa aller à la chaleur et à la mélopée, aux vapeurs d'alcool qui, émanant de sa chemise, grimpaient le long de son cou jusqu'aux narines, puis glissaient en un frisson vers ses tempes brûlantes; l'atmosphère malsaine de la cabine l'engourdissait.

L'homme de Dieu suait maintenant à grosses gouttes, sa prière gagnant en rythme et en verve; il n'y avait pas de vin ni de pain.

Le discours du prêtre enflait sournoisement et menaçait d'emplir la petite cabine; l'espace, comme en se rétrécissant, oppressait Charles terriblement, bien qu'il n'eût jamais été claustrophobe. Il plissait les yeux, car tout semblait fuir son regard, tout était flou.

C'est alors qu'il aperçut les quatre yeux rouges des saints qui s'approchaient. Les yeux clignaient, comme pour l'avertir, crut-il. Si j'étais devant ma vision, mon destin... Le doute et la déception l'enveloppaient d'un brouillard moite; on lui enfonça un clou dans le cœur, pire, et les saints prirent le visage de son père. Charles eut froid.

— Amen, la messe se terminait.

Amen. Charles déboula hors de la cabine et vola vers les portes de l'aéroport, des masses confuses de couleurs s'écartaient devant lui. Face aux portes éclatantes, ses yeux furent aveuglés de lumière; un sursaut de dernière volonté, un désir inouï le jetait dans la rue. La parade se déroulait toujours, fendant une masse compacte de spectateurs. Charles bondit dans la foule, la traversa; il sauta comme un félin dans un char à bœufs sur lequel dansait une jeune femme en blanc. Il fut sur elle et mordit dans son abondante poitrine avec un soupir de rage heureuse. De son sein blessé tombait de petits grains gorgés de pulpe; le jus sucré de cette grenade lui coulait le long du cou et sur les mains. Charles regarda le ciel, et le soleil

immense lui fouetta les yeux. Debout, les bras ouverts, il pivota sur lui-même et tomba indéfiniment dans la folie de la foule.

Charles se réveilla, oublié; son cœur à la gueule de bois, sa conscience au large et son corps abandonné dans une ruelle sale. Lentement, son cerveau s'éclaira à l'idée du monde qu'il n'avait pas quitté, son cœur et ses paupières battaient toujours. Seul un peu de sang séché aux commissures des lèvres et sur les mains lui rappela l'exaltation de la dernière heure. Mais surtout, ce sang noir, qui avait été lumineux, lui rappela sa lassitude.

Allongé dans cette ruelle, Charles entendait les rats se battre dans les tas de déchets qui l'entouraient; il n'avait encore aucune intention de se lever. Pour aller où? Le vacarme des rats durait depuis toujours, il lui semblait avoir vécu là toute sa vie, à son aise. Il goûtait l'ivresse de la défaite.

Il aurait voulu trouver la magie ici, un petit éclat dans le tamis, juste pour dire, donner raison à son instinct. De toute façon, il l'aurait sûrement laissé dormir dans la jungle et lui, il aurait pu retourner à son métro. Ça aurait fait peur à sa peur, juste assez pour qu'elle ne le tue pas.

Magie, magie, magie, magie. Non, rien, pas même une brise, Charles ne sentait plus rien frémir. Il n'y avait plus que lui.

Il se leva avec peine, c'était la nuit. L'absence l'oppressait; il partait à sa rencontre, marchant sans savoir pourquoi. La rue était jonchée de papiers et de canettes de bière écrasées et, bien qu'il fût tard, on s'y promenait encore en titubant. Le marché aux femmes de l'aéroport hantait le trottoir pour la nuit.

Charles marcha avec l'aéroport dans son dos. Le long de la rue, des arbres poussiéreux se dressaient tous les dix mètres, comme changés en pierre. Les quelques autochtones qu'il croisait ne lui souriaient plus: ses yeux

vitreux parcourus de veinules rouges et le sang coagulé au coin de ses lèvres effrayaient les passants; lui ne les voyait pas.

Il voyait pourtant les bandes d'enfants en guenilles se faire la guerre pour une roue de voiture ou un chat mort. Et cette enfant écrasée au beau milieu de la voie que les voitures contournaient méticuleusement. Sous les porches coloniaux, tous les gamins portaient à leur bouche des sacs de plastique remplis de colle et y inspiraient goulûment l'euphorie. Tous riaient.

Charles rit aussi, sans conviction.

Un Péruvien plus brave, ou plus désespéré, accosta Charles. Il portait un chapeau sombre et un imperméable clair; il disait évidemment qu'il voulait vendre quelque chose. Charles ne savait pas quoi. Devant l'indifférence de Charles, qui s'était pourtant arrêté, le vendeur ambulant ouvrit grand son imperméable et offrit au regard de son client une multitude d'objets en mauvais état que l'on ne pouvait trouver qu'à cette adresse. Il lui offrit aussi sa maigre nudité, l'homme était complètement nu sous son manteau, à l'exception de magnifiques bottes de cow-boy.

Sur le point de reprendre sa marche, une grande lame brillante fit l'effet d'un éclair bleu dans les yeux de Charles. Il la pointa du doigt et le vendeur lui tendit sa main ouverte, paume tournée vers le ciel, en souriant. Charles lui donna son portefeuille et le vendeur lui offrit alors le couteau. Ils se séparèrent presque à contrecœur: bien que leurs malheurs ne fussent ni frères ni cousins, ils se rejoignaient, se rejoindraient sûrement un jour, quelque part; ils étaient liés par la fraternité des fous et des désespérés.

Il n'avait aucune idée de l'usage qu'il ferait de son arme, sa nouvelle fascination pour le métal avait quelque chose de primitif et d'enfantin. Il

se promena encore quelques instants en tenant son poignard bien en vue, peut-être qu'on l'arrêterait. De cet acte illicite, qui lui faisait peur, il tirait une pâle satisfaction : il lacérait chaque arbre qu'il dépassait, s'étonnant de ne pas voir de sang couler sur l'écorce grise. Finalement, il comprit que le seul effet de son geste sacrilège était d'accroître l'apathie des passants et il cessa ; il baissa la tête et se mit à marcher d'un pas assuré.

Charles s'engagea dans un passage obscur qui menait à une cour intérieure. Charles se trouvait probablement dans les vieux quartiers de Lima, car le patio où il avait échoué appartenait à une grande maison espagnole du XVII^e siècle, à la façade noircie par la pollution. Une seule fenêtre illuminée y faisait couler des ombres par-dessus le balcon de pierre ouvragée du premier étage. L'espace était propre, vide, un carré de trois ou quatre mètres de côté, pavé de céramique. Dans la nuit, dont on apercevait un morceau en levant la tête, les tuiles de la cour perdaient leur couleur.

Attendre.

La lame se planta dans son nombril comme dans une orange et le sang se répandit en ombre sur le carreau.

Attendre.

Les yeux ouverts, Charles sentit un picotement gagner toute sa blessure, une naissance. Tout autour de lui, enrobant toutes choses, mille lianes aux petites feuilles vertes cerclées d'or se déployaient et prenaient racine en son sang, attirant le décor à ses entrailles. Puis, les mots et les images qui s'échappaient à petit flot de sa pensée furent rattrapés par de longs fils translucides se tordant en arabesques lumineuses. La sève du monde passait par son corps ; l'ivresse du vase gorgé de vin.

Il pouvait se rassembler en sa plaie, y boire et se relever, courir, démasquer la magie, s'y baigner. Il s'ancra dans son corps et éprouva sa chaleur. Ses veines charriaient des algues luisantes et salées, parties il y avait longtemps et venues de loin. Lui, un sombre rocher. Elles s'accrochaient à son écorce, animées d'un mouvement incessant. Dans le cœur, avec force, il s'enfonça le couteau, froid comme la menthe.

FROID COMME LA MENTHE de Jaïmé Dubé est le vingt-troisième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Jaïmé Dubé et le CANIF, Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements: 982-3437, poste 2164

Dépôt légal: décembre 1997
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression: Centre de production de l'écrit, C.V.M. (1031.5)

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

C o l l e c t i o n **PRISE I**